

MEURTRE DANS
L'ABBAYE

Direction éditoriale: Stéphane Chabenat

Édition: Charlotte Sperber

Traduction: Jeanne Heneug

Conception graphique de la couverture: Julie Guillem
pour l'illustration / Thomas Hamel pour la conception

Conception graphique et mise en pages: Soft Office



sont éditées par les Éditions de l'**Opportun**
16, rue Dupetit-Thouars
75003 Paris
www.editionsopportun.com

IRINA SHAPIRO

MEURTRE DANS
L'ABBAYE

Prologue

La matinée était fraîche et vivifiante, le ciel sans nuage présageait une journée ensoleillée qui rendait Davy très heureux. Un léger parfum d'automne flottait dans l'air alors que le soleil brillait au-dessus des arbres encore verts et que l'odeur agréable du foin se mêlait à la brise légère, parsemant les champs de meules dorées comme autant de ruches géantes. Davy attrapa la gourde en cuir posée à côté de lui sur le banc du chariot et but une longue gorgée de bière. Il était parti tôt, sans prendre le temps de manger, et maintenant il avait faim. Il comptait bien savourer un copieux petit déjeuner composé d'œufs au plat, de tartines beurrées et d'une généreuse portion de haricots.

Davy se raidit lorsque les ruines de l'abbaye bénédictine apparurent. Une haute arche, qui faisait partie intégrante du mur est de l'église, encadrait encore un bout de ciel, son sommet s'effritant mais refusant obstinément de succomber aux éléments. Plusieurs colonnes dentelées bordaient ce qui aurait dû être la nef; leurs sommets irréguliers s'élevaient de la terre comme des doigts accusateurs. Quelques parties basses du mur et des pierres couvertes de fougères étaient les seuls vestiges de ce monument. Ces bâtiments avaient abrité les moines dans ce coin de l'Essex au XIII^e siècle. Ils en furent chassés par un édit d'Henri VIII, deux cents ans plus tard. Personne ne savait ce qu'étaient devenus les moines, ni ne se souciait de le savoir, mais certains, dont les terres avaient autrefois appartenu au prieuré, affirmaient entendre des cris dans la nuit et l'écho lugubre des chants des moines. D'autres prétendaient que des druides avaient pratiqué leur culte à cet endroit bien avant que le christianisme ne se répande dans le pays, et que leurs dieux païens

hantaient toujours ce lieu saint, furieux que leur ancienne religion ait été rayée de la surface de la Terre, et assoiffés de vengeance.

Logiquement, Davy savait que les ruines n'étaient que des morceaux de pierre brisée, mais il détestait cet endroit. Une part de lui craignait son atmosphère malveillante, et ce, depuis son enfance. Il se surprenait à angoisser chaque fois qu'il passait en charrette devant les vestiges en ruine, et il avait hâte de s'en éloigner le plus vite possible. Les épaules voûtées, Davy retint son souffle lorsque le chariot arriva au virage de la route, offrant la vue la plus dégagée sur l'abbaye. Il n'avait pas l'intention de regarder, mais ses yeux furent attirés par les ruines, comme toujours. Il scruta la prairie luxuriante devant l'église, la curiosité prenant rapidement le pas sur la superstition. Quelque chose gisait dans l'herbe : quelque chose de long et de blanc. Il tira sur les rênes et le cheval s'arrêta net, baissant la tête pour brouter l'herbe au bord de la route. Davy sauta du siège et s'approcha prudemment, craignant d'être attiré par une cruelle divinité païenne.

Le silence était inquiétant, comme si les ruines étaient en suspens, attendant quelque chose. Une femme était allongée dans les hautes herbes, ses longs cheveux blonds étalés autour de son visage comme un halo doré. Davy crut qu'elle dormait, mais en s'approchant, il remarqua que ses yeux étaient ouverts et que son regard semblait fixé sur l'oiseau solitaire qui tournoyait au-dessus de l'arche de pierre. Ses bras étaient tendus de part et d'autre de son corps et elle tenait mollement un pinceau dans la main droite, ses doigts élégants encore enroulés autour du bois poli.

Davy s'agenouilla à côté d'elle et lui attrapa le poignet pour prendre son pouls, mais il n'y en avait pas. Il tendit la main avec hésitation et effleura son visage. Sa peau était encore chaude et aussi douce qu'un pétale de rose. Il aurait pu croire qu'elle était un être éthéré si l'odeur âcre du vomi n'avait pas agressé ses narines, détruisant l'illusion. Le bout d'une botte et l'ourlet de sa robe étaient tachés ; des traces de son petit déjeuner clairement visibles sur le tissu coûteux.

Davy se leva et recula, observant la femme à une distance respectable. Il ne voyait aucun signe de violence, mais pourquoi une femme en apparence en bonne santé venait-elle de mourir ? Elle semblait avoir été frappée là où elle se trouvait. Qu'avait-elle fait pour irriter Dieu à ce point ?

Davy fit un pas en arrière, puis un autre. Sans même s'en rendre compte, il se précipita vers le chariot, terrifié. Il serait damné s'il restait dans cette vieille abbaye, avec pour seule compagnie un cadavre. Il attrapa les rênes, effrayant le pauvre cheval, Horace. L'animal partit au trot, les bouteilles d'alcool que Davy avait achetées à Brentwood s'entrechoquant dans leurs caisses, tandis que le chariot cahotait sur le chemin.

Dès qu'il fut en sécurité au Red Stag, il appela Matty, qui était sorti de l'écurie pour l'accueillir. D'habitude, Matty l'aidait à rentrer les caisses avant de s'occuper du cheval et du chariot, mais aujourd'hui, Davy avait une autre tâche à lui confier.

— Matty, va chercher l'agent Haze pour qu'il se rende à l'ancienne abbaye. Dis-lui qu'il y a eu un décès. Un décès suspect, je pense. Dépêche-toi, mon garçon !

Davy entra dans la taverne, se servit une chope de bière, puis se tourna vers Moll qui l'observait, les yeux écarquillés de curiosité.

— Que s'est-il passé, oncle Davy ? demanda-t-elle une fois que celui-ci eut vidé sa chope et l'eut posée bruyamment sur le comptoir. On dirait que tu as vu un fantôme.

— Une femme est morte, à l'ancienne abbaye. Quelqu'un devrait prévenir Sa Seigneurie.

Moll sourit joliment en entendant le nom de lord Redmond, le capitaine américain arrivé à Birch Hill en juin dernier pour réclamer

l'héritage de son grand-père. C'était le noble le plus étrange que Davy ait jamais rencontré, mais il devait admettre que les compétences médicales de cet homme lui avaient été très utiles depuis le décès du docteur Miller, trois mois plus tôt. Il n'hésitait pas à se salir les mains et soignait toutes les classes sociales. C'était un radical, c'est le moins qu'on puisse dire, mais Davy éprouvait un respect dissimulé pour cet homme et l'appréciait secrètement, autant qu'il pouvait apprécier un riche, bien sûr.

— J'enverrai quelqu'un, dit Moll d'un ton neutre.

Davy se servit une autre pinte qu'il avala d'un trait, malgré l'heure matinale, puis il sortit décharger la cargaison d'alcools, avant que quelqu'un aux doigts agiles ne profite de la situation pour se servir d'une bouteille de whisky ou de porto. Il devait se préparer. La nouvelle du décès allait se répandre comme une traînée de poudre.

Le Red Stag serait bondé ce soir.

Chapitre 1

Vendredi 7 septembre 1866

Daniel Haze leva la main en guise de salut lorsqu'il aperçut la haute silhouette de Jason Redmond qui traversait la pelouse du domaine de l'abbaye à grands pas. Il tenait sa trousse médicale dans une main et souleva son chapeau de l'autre en apercevant Daniel.

— Bonjour, monsieur l'agent, dit-il. Bon retour parmi nous.

— Bonjour capitaine, répondit Daniel, surpris de se réjouir autant de le voir, même s'ils se retrouvaient autour d'un cadavre tout frais.

Depuis leur enquête sur la mort d'Alexander McDougal, ils s'appelaient par leurs prénoms, mais cela faisait près de trois mois qu'ils ne s'étaient pas vus, et Daniel se sentait un peu mal à l'aise d'utiliser le prénom du capitaine comme s'ils étaient des amis de longue date.

— Comment va votre tête ? demanda le capitaine Redmond, faisant référence à la blessure que Daniel avait subie pendant l'enquête précédente et qui avait failli lui fracturer le crâne.

Daniel posa instinctivement la main à l'endroit où il avait été frappé, mais il ne sentait que ses cheveux, qui auraient bien besoin d'une coupe.

— Ça va. Heureusement que j'ai la tête dure, plaisanta-t-il.

— Je dirais que oui. Comment s'est passé votre voyage ? Mme Haze va bien ?

Daniel sentit ses joues s'empourprer. Le voyage en Écosse avait été merveilleux, une seconde lune de miel après des années de deuil et de froideur polie. Cette réconciliation des cœurs et des corps avait redonné à Daniel l'espoir optimiste qu'il n'avait plus ressenti depuis la mort de Felix. La perte de leur petit garçon l'avait mis à genoux, mais elle avait presque tué Sarah, qui se sentait responsable de cette tragédie et ne se pardonnait pas. C'est la blessure de Daniel qui les avait rapprochés, rappelant à Sarah qu'elle avait encore quelque chose à perdre et la sortant de son chagrin impénétrable.

Le capitaine sourit et acquiesça, son sens aigu de l'observation lui ayant appris tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Une fois les civilités terminées, ils se tournèrent vers la femme allongée à leurs pieds et prirent le temps d'étudier la scène afin d'en apprendre davantage sur la position du corps et la zone environnante. La femme était allongée sur l'herbe, les yeux grands ouverts, comme si elle rêvassait en regardant les nuages flotter au-dessus de sa tête, une expression de surprise sur son joli visage. Un chevalet se trouvait à quelques mètres de là, avec la toile toujours en place. Une sacoche en cuir marron était posée à côté de la jambe droite du chevalet, son rabat ouvert laissant entrevoir des tubes de peinture, des pinceaux supplémentaires et un chiffon taché. Daniel ne remarqua aucun signe de lutte ni aucune preuve que quelqu'un avait été présent au moment de sa mort. Une chaîne en or entourait le cou gracieux de la victime, un médaillon ovale gravé de fleurs et de vignes scintillait dans la lumière du soleil matinal, et une alliance en or était toujours à son doigt. Ces deux objets avaient suffisamment de valeur pour être revendus à bon prix, donc le vol ne semblait pas être en cause dans sa mort. En fait, sa mort semblait naturelle, bien que prématurée.

— Je ne vois rien qui me permette de penser qu'il s'agit d'une mort suspecte, dit Daniel. À part la palette de peinture, rien ne semble anormal, mais vu sa position par rapport au corps, je dirais

qu'elle l'a laissée tomber en chutant. Le pinceau est toujours dans sa main, comme si la mort l'avait surpris soudainement.

— Oui, je pense que vous avez raison, répondit le capitaine Redmond. Puis-je l'examiner ?

— Je vous en prie.

Daniel regarda le capitaine Redmond se pencher sur la jeune femme, examiner son visage pendant un moment, puis la tourner délicatement sur le côté pour voir si elle avait reçu un coup à l'arrière de la tête ou dans le dos. Il la retourna ensuite et examina soigneusement ses bras et ses jambes, puis se leva et tourna le dos aux badauds qui s'étaient rassemblés au bord de la route pour mieux voir ce que faisaient les deux hommes. Dans un endroit comme Birch Hill, les nouvelles se répandaient rapidement, et ceux qui pouvaient se permettre de s'absenter de leur travail ou de leurs tâches quotidiennes étaient venus voir la scène de leurs propres yeux, impatients d'avoir quelque chose à raconter à leurs amis et voisins autour d'une pinte.

— Je ne peux pas l'examiner correctement ici, dit doucement le capitaine Redmond. Mais elle semble avoir été malade avant de mourir.

— Bien sûr, répondit Daniel. Nous devons la déplacer dans un endroit plus intime.

— Je peux utiliser l'une des dépendances du domaine pour effectuer l'autopsie, suggéra le capitaine.

— Nous aurons besoin de l'autorisation de sa famille, répondit Daniel, parlant à voix basse, comme si la femme pouvait l'entendre.

— Savez-vous qui elle est ? Je ne l'ai jamais vue dans le coin.

— Oui, elle s'appelle Elizabeth Barrett. C'est la femme de Jonathan Barrett. Son domaine se trouve tout près d'ici. Je crois que ces terres appartenaient autrefois au prieuré, mais elles ont été vendues après la dissolution des monastères.

Voyant l'air perplexe du capitaine à l'évocation de l'un des événements les plus connus de l'histoire britannique, Daniel décida de ne mentionner que les faits les plus pertinents.

— Les Barrett résident à Brentwood la plupart de l'année, mais ils se rendent dans leur propriété de campagne chaque été et y restent généralement jusqu'à fin septembre. Vous ne les avez sans doute jamais vus, car ils sont très discrets lorsqu'ils sont ici et vont à l'église en ville.

— Je vois. Eh bien, nous ne pouvons pas vraiment la laisser ici tant que la famille n'aura pas été prévenue. Je peux faire transporter le corps à Redmond Hall pour l'instant.

— Pendant que j'accomplirai la tâche peu enviable d'informer son mari, termina Daniel à sa place.

— Exactement.

— Vous voulez dire que vous devez déshabiller complètement la femme pour procéder à un examen approfondi, ce qui vous donnera suffisamment de temps avant que M. Barrett ne refuse votre demande et ne réclame la dépouille de sa femme, n'est-ce pas? demanda Daniel en souriant au capitaine, qui lui rendit son sourire.

— Prenez votre temps, dit le capitaine. J'aurai besoin d'au moins une heure.

Daniel soupira.

— Je vais y aller, alors. Je vous laisserai autant de temps que possible.

— C'est bon de vous revoir Daniel, dit le capitaine Redmond en lui tapotant l'épaule.

— Merci, Jason. Je viendrai vous retrouver une fois que j'aurai annoncé la triste nouvelle à la famille.

Jason Redmond souleva son chapeau et fit signe à son cocher, qui se tenait à l'écart de la foule rassemblée et observait la scène avec dégoût.

— Joe, aide-la à monter dans la calèche! lança-t-il.

Joe s'avança vers le corps de la femme et le souleva du sol avec une douceur qui surprit Daniel. Il connaissait Joe depuis toujours et l'avait sans cesse considéré comme une sorte de brute.

— Je m'en occupe monsieur, dit Joe calmement.

Il enlaça Elizabeth Barrett comme s'il s'agissait d'une enfant et la porta vers la voiture, lui cachant le visage avec son bras, comme pour la protéger des regards curieux des badauds.

Jason lui ouvrit la portière, et Joe installa le corps sur le siège rembourré, à moitié assis, à moitié allongé, afin qu'il tienne bien. Puis, il attendit que son maître monte avant de sauter sur le siège du cocher et de démarrer. Il regarda droit devant lui tandis que la calèche se mettait en mouvement, menant les chevaux à un rythme tranquille pour ne pas déranger la défunte.

Chapitre 2

C'est le cœur lourd que Daniel s'approcha de Rose Cottage, la résidence de campagne des Barrett. Il supposa que le nom venait des fleurs grimpant le long des murs de briques du manoir géorgien, ou peut-être faisait-il référence à la couleur de ces dernières qui prenaient une teinte rose lorsqu'elles étaient éclairées par le soleil du matin, comme c'était le cas à ce moment-là. Les encadrements de fenêtres et la porte étaient peints en blanc éclatant, ce qui s'harmonisait avec les tonnelles blanches recouvertes de primevères jaunes parfumées. C'était une charmante maison où vivait une famille sur le point d'être confrontée à une tragédie. Il leva la main et frappa à la porte avec le heurtoir, souhaitant soudainement pouvoir rentrer chez lui et passer la matinée avec Sarah plutôt que de se plonger dans la vie de personnes engourdies par le chagrin et le choc.

Une jeune servante, qui avait grandi dans le village et assistait aux offices de l'église Sainte Catherine, ouvrit la porte et le regarda avec inquiétude.

— Agent Haze, dit-elle en fronçant les sourcils. Y a-t-il un problème?

— Dulcie, veuillez informer M. Barrett que je dois lui parler, dit-il.

Dulcie acquiesça et invita Daniel à entrer dans le hall.

— Attendez ici, agent, dit-elle. Je vais prévenir M. Barrett que vous êtes là. Il est en train de prendre son petit déjeuner.

— Dites-lui que c'est extrêmement important, lança Daniel à la silhouette qui s'éloignait.